

Des amoncellements, des tas, une quincaillerie rêvée pour inventeur génial. J'ai tourné autour de longues heures, arpentant l'atelier principal de l'usine, posant ma main sur les surfaces froides des mécanismes défaits. Souvent les monticules me dépassaient en hauteur et c'était comme si le sol avait gonflé en de grosses bosselures, comme si les machines abattues sur elles-mêmes voulaient en un sursaut ultime s'échapper du béton. Mais, peine perdue, elles étaient éparpillées, démontées et rangées en sous-catégories. Je ne sais combien de boulons, d'axes rotatifs, de bielles, de systèmes d'engrenage ou hydraulique, cartes informatiques, tableaux électriques, interrupteurs, chaînes et courroies, panneaux d'aciers j'avais ainsi déposés précautionneusement sur le sol. En fait si, je le savais parfaitement, tout était tapé avec précision sur les feuilles, rangées dans les classeurs, de longues listes de chiffres : 23986, 542, 689, 91, 209, 81, 21, 45, 19, 60. Et puis d'autres encore et encore archivés pareils à une liste de loto délirante. Je me suis mis à grimper sur un des tas, les barres d'acier, les tubes roulaient sous mes pas, je m'arrachais les mains aux angles vifs des soudures, et enfin je me suis assis tout en haut, assis comme un enfant au sommet d'un tertre d'où il croit tenir en son pouvoir le monde, le vaste monde, l'univers tout entier, tenir dans un regard les objets et les êtres. Je savais maintenant à quoi servait l'usine, ce qu'elle enfantait, elle construisait ce qui était le point ultime de la connaissance, l'achèvement de la quête : cette usine, oubliée de mes contemporains se fabriquait elle-même, j'étais perché sur une usine à usine, de celles qui innovent et inventent les machines, elles mêmes produisant inévitablement de nouvelles machines sous le regard ému des ouvriers et des ingénieurs.

J'ai imaginé mon père assis à côté de moi, incapable de comprendre ce qui se révélait maintenant. Je l'imaginai s'interrogeant, observant tous ces détails, ces petites pièces, son esprit

bataillant avec la vision étendue à ses pieds. Mais il aurait été impossible pour lui d'assembler, de ré-agencer les éléments, d'y mettre de l'ordre. Il aurait certainement pris son air pincé, *des bêtises, des âneries, qu'est-ce que tu veux y comprendre mon pauvre, tu perds ton temps*, et finalement il serait descendu du monticule, se serait éloigné de son pas lent, avec ma mère dans l'encadrement attendant qu'il daigne sortir pour le suivre sans qu'à aucun moment il ne se tourne vers elle.

Moi, perché, je tenais les classeurs, bien serrés contre moi, ils renfermaient le savoir de chacun des processus de production, chaque ligne de fabrication avait été analysée, plus aucun des organigrammes techniques n'avait de secret maintenant, j'avais disséqué l'usine et elle reposait comme un grand animal découpé qui ne demandait qu'à revivre. Il me fallait donc la remonter.

Mais j'ai eu faim.

La pluie ne tombait plus, elle était maintenant neige, et j'avais des provisions, où plutôt j'ai découvert que j'avais entassé des provisions. La longue crevasse temporelle dans laquelle j'avais plongé et qui m'avait permis de démonter l'usine, m'avais lavé la mémoire. Seuls des étagères pleines de boîtes, rangées dans un des bureaux, m'apprenaient que j'avais exploré le moindre recoin du site pour trouver de quoi me nourrir et que celui-ci possédait, tout abandonné qu'il était, des ressources insoupçonnées. J'ai découvert également que je m'étais installé une sorte de chambre plutôt confortable dans une des pièces du bâtiment. Je n'avais sans doute pas beaucoup mangé pendant cette période, la sécheresse de mon corps en témoignait, j'avais dû agir pareil à un automate, moi-même devenu machine, dévissant, déboulonnant, séparant les unes des autres les différentes parties de l'usine. Je m'imaginai œuvrant des jours et des nuits entières, m'arrêtant seulement pour aller pisser ou chier ou pour ingurgiter rapidement une boîte de conserve vite ouverte ou pour dormir d'épuisement quelques heures, dessinant avec une frénésie méticuleuse sur des feuilles toutes les parties mécaniques ou électriques que je démontais. Cela s'était déroulé comme cela ou peut-être autrement. Je n'en savais rien, je ne sais même pas si cela avait été difficile ou si je m'étais écroulé plus d'une fois sur le sol, me tenant les côtes de faim ou de fatigue ou

de rage. C'est seulement quand je me suis déshabillé pour me laver dans l'eau d'une bassine que j'ai vu la longue estafilade qui me barrait le torse, elle formait un léger bourrelet rose comme la cicatrice d'un coup d'épée, et mes mains lavées du cambouis laissaient voir des entailles, de la corne dans les paumes. C'était cela mon corps maintenant, un corps d'usure et d'effort, un corps de muscles et d'écorchures, non plus un corps réduit à une vengeance, non, il était devenu une énergie vigoureuse et tatouée de blessures. Face à une glace, je l'ai regardé de longues minutes, nu, sec, vidé du surplus, ramené à l'essentiel, et je l'ai trouvé beau, cet autre qui apparaissait d'un temps amnésique, l'autre, debout face à moi qui m'indiquait le chemin à suivre.

J'ai pris un bleu de travail propre et à même le sol de l'atelier j'ai dressé un feu de bois qui a réchauffé l'air glacial de l'hiver. Les monticules de fer reflétaient les flammes et la boîte de viande bouillonnait tranquillement. C'est à ce moment là que le chien a voulu sortir mais la neige bloquait l'entrée principale, il est parti alors vers le fond du bâtiment et quelques minutes plus tard je l'ai vu à l'extérieur lever la patte contre un réverbère mais il s'est figé soudain, il a retroussé les babines et j'ai deviné qu'il grognait. Je ne voyais pas ce qu'il avait aperçu. Je me suis approché d'une fenêtre à laquelle j'accédais par une passerelle, mais j'avais beau coller mon visage contre la vitre glacée, je ne distinguais rien. Seuls quelques minutes plus tard j'ai vu le renard. Il avançait, ses pattes creusant la neige en de petits trous réguliers. Il baissait la tête, les oreilles couchées. J'ai murmuré *Fais le partir, il n'a rien à faire là*, et le chien a bondi, et le renard a décampé. C'était le premier à s'approcher ainsi de notre antre.

L'hiver ramenait vers nous une forme de prédateur et son lot de gibiers.